
CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Un spectre hante l'Afrique, le spectre du communisme d'Albert T. Nzula !

Jean Copans



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/20746>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.20746

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2017

Pagination : 433-444

ISBN : 978-2-7132-2688-5

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Jean Copans, « Un spectre hante l'Afrique, le spectre du communisme d'Albert T. Nzula ! », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 226 | 2017, mis en ligne le 01 avril 2019, consulté le 10 décembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/20746> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.20746>

© Cahiers d'Études africaines

Un spectre hante l'Afrique, le spectre du communisme d'Albert T. Nzula !*

Bien avant les venues estudiantines, universitaires et géopolitiques post-coloniales des années 1960, de nombreux militants et cadres communistes ou apparentés des pays coloniaux et du Tiers-monde, pour ne pas parler de « l'Orient » soviétique, avaient pris le chemin de Moscou pendant les vingt ans où le Komintern activa la révolution internationale (1920-1940). L'Afrique subsaharienne ne fut pas au premier rang de ces visites mais certains de ces invités furent symboliques à plus d'un titre. Ainsi en fut-il d'Albert T. Nzula, originaire d'Afrique du Sud, au tournant des années 1930.

Le 14 janvier 1934, Albert T. Nzula meurt de pneumonie dans un hôpital de Moscou, ramassé ivre mort quelques nuits auparavant dans l'une des rues de la capitale soviétique. Il aimait la vodka, disait-on, mais il était aussi, et surtout, le premier secrétaire noir du Parti communiste sud-africain, arrivé à Moscou depuis l'automne 1931, pour y suivre une formation de cadre au sein du Komintern (la III^e Internationale). A. T. Nzula est connu au-delà des cercles spécialisés de l'histoire du communisme en Afrique du Sud en tant que co-auteur, avec deux des futurs spécialistes soviétiques de l'Afrique et des études africaines, I. I. Potekhin et A. Z. Zusmanovitch, d'un ouvrage paru en russe à Moscou en 1933, sous le titre *Le mouvement de la classe ouvrière et le travail forcé en Afrique nègre* (Potekhin et al. 1933)¹. L'intérêt de cet ouvrage est évident pour ceux qui ont essayé d'appliquer ou d'utiliser les perspectives marxistes et communistes à la compréhension de l'Afrique subsaharienne, car ce texte se penche sur l'ensemble de cette partie du continent, y compris ses colonies françaises.

* À propos de l'ouvrage de A. T. NZULA, I. I. POTEKHIN & A. Z. ZUSMANOVITCH, *Forced Labour in Colonial Africa*, London, Zed Press 1978. A. T. Nzula a été l'objet de plusieurs articles qu'utilise Robin Cohen, l'éditeur de cet ouvrage, voir DAVIDSON (1975), HISTORICUS (1976) et EDGAR (1983).

1. A. T. Nzula porte un pseudonyme, Tom Jackson, à Moscou, et c'est sous ce dernier nom qu'il est crédité comme troisième co-auteur dans l'édition originelle de 1933. Faut-il rappeler que les termes *negro* en anglais et *nègre* en français n'avaient pas à l'époque la connotation raciste qu'on leur a accolé depuis un demi-siècle.

Cet ouvrage a été édité de manière extrêmement attentive en anglais en 1978 par le sociologue britannique Robin Cohen, spécialiste des migrations et des classes ouvrières africaines². En effet, les années 1970-1980 voient la thématique des classes et luttes ouvrières prendre une place marquante dans les études tiers-mondistes et africanistes internationales. Le cas de l'Afrique du Sud soumise à l'*apartheid*, et de sa classe ouvrière, très nombreuse, sollicite évidemment une attention particulière et cette traduction en est une preuve évidente³. Rappelons que l'expérience communiste sud-africaine est tout à la fois distincte de celle des autres mouvements communistes apparus sur le continent, expériences plus tardives et très dépendantes des communismes métropolitains, d'une part, et que la distinction raciale joue par ailleurs un rôle non négligeable et unique en Afrique du Sud jusqu'à l'accession de Nelson Mandela au pouvoir et même par la suite, d'autre part⁴. Évidemment on peut s'interroger sur l'absence de traduction de ce texte dans les langues des grandes puissances coloniales de l'époque (anglais, français, portugais) pour ne pas parler des langues de l'Afrique du Sud comme l'afrikaans ou le zulu, langue natale d'A. T. Nzula, et sur les raisons politiques qui font qu'en 1933-1934 le Komintern et ses appareils internationalistes (en direction des travailleurs noirs ou encore des syndicats) n'ont pas cru bon de le diffuser à l'extérieur de l'URSS.

Le titre de l'ouvrage en anglais n'est pas celui du texte originel. R. Cohen explique que l'ouvrage parle autant des paysans et des luttes paysannes que du mouvement ouvrier et syndical, ce qui l'a conduit, ainsi que le traducteur, Hugh Jenkins, à adapter et parfois à réécrire certains passages, à refaire des tableaux (une quinzaine) et même à réorganiser les chapitres.

2. Avec qui j'avais co-édité l'année précédente, ainsi qu'avec P. C. W. Gutkind, l'ouvrage collectif *African Labor History* (GUTKIND, COHEN & COPANS 1978).
3. J'ai bien contribué de mon côté à la même époque, à la fin des années 1970, en tant que co-directeur de la collection « Dossiers africains » du Centre d'études africaines (EHESS) aux éditions François Maspero, à la parution d'une anthologie de textes de sociologues marxistes sud-africains portant pour partie sur l'analyse des classes laborieuses sud-africaines, *Apartheid et capitalisme* (MESSIAINT & MEUNIER 1979). J'ai évoqué le texte d'A. T. Nzula ultérieurement dans ma contribution (COPANS 1984) à l'ouvrage dirigé par Z. Laïdi, *L'URSS vue du Tiers Monde*.
4. Le PC sud-africain est fondé en 1921 par des militants ouvriers blancs immigrés de Grande-Bretagne, et il est d'abord dirigé par des Blancs. La littérature militante ou communiste blanche est bien connue de l'historiographie sud-africaine : voir par exemple les ouvrages de B. BUNTING (1964), E. ROUX (1964), E. ROUX & W. ROUX (1970), J. SIMONS & R. SIMONS (1969) et D. WOLTON (1947) qu'utilise R. Cohen pour son introduction. Le Parti participa à la lutte armée contre l'*apartheid* conduite par l'ANC. Entre 1984 et 1991, il fut à nouveau dirigé par un Blanc, l'avocat Joe Slovo. Le SACP contribua au succès des négociations conduisant à l'arrivée de N. Mandela au pouvoir en 1994 en formant une alliance avec l'ANC et la COSATU. On peut consulter les travaux de l'historienne A. Drew pour éclairer cette période de l'histoire du communisme et du trotskysme en Afrique du Sud : voir son Ph. D. (DREW 1991) ainsi que ses collections documentaires publiées en ligne (<www.sahistory.org.za.>), ces dernières ne comportant aucun texte d'A. T. Nzula.

R. Cohen souligne surtout les efforts éditoriaux déployés pour mettre en lumière les contributions spécifiques d'A. T. Nzula. C'est ainsi que les éditeurs ont enrichi l'ouvrage d'une quarantaine de pages d'annexes avec des correspondances et une dizaine d'articles parus dans *The Negro Worker* qu'on peut lui attribuer avec plus ou moins de certitude.

L'ouvrage est composé de huit chapitres qui vont du tableau économique global de l'Afrique dans l'économie mondiale des années 1920 à l'examen critique de ce que les auteurs dénomment le réformisme national ou nationaliste. Le tableau économique décrit l'Afrique comme productrice de matières premières mais insiste également sur son rôle contradictoire en tant que consommatrice de biens européens importés, ce qui permet d'examiner le rôle de l'exportation des capitaux dans le continent. Le deuxième chapitre débute l'analyse sociale proprement dite en abordant l'oppression économique de la paysannerie alors que le suivant décrit plus précisément le travail forcé dans les plantations, les fermes et les mines. Les auteurs distinguent bien trois zones distinctes d'exploitation et l'une des trois est la petite production paysanne dans les réserves sud-africaines. Quant au travail forcé, il est évoqué par les exemples du système congolais belge et du travail forcé sur les fermes et mines sud-africaines. Tout ce panorama débouche sur une analyse plus théorique des rapports entre travail contractuel, travail forcé et travail servile. Les trois auteurs se penchent ensuite sur les effets de la crise de 1929 et de la dépression mondiale sur l'agriculture et la production minière en Afrique noire.

Les chapitres suivants s'attachent aux luttes, aux positions idéologiques et aux critiques des mouvements politiques et syndicaux africains. Ces pages sont rédigées explicitement à partir du rôle et du programme de la III^e Internationale communiste (Komintern) et de ses relations avec les divers mouvements sociaux ou nationaux existants. Ainsi l'ANC, fondée en 1912, est-elle considérée comme l'organisation dominante du réformisme national à l'œuvre en Afrique du Sud. Le chapitre cinq est dédié aux mouvements et soulèvements paysans à travers tout le continent, et le chapitre suivant s'attache au mouvement syndical sur les plans à la fois géographique, sociologique et idéologique. Ainsi les marins et les dockers africains reçoivent-ils une attention particulière. Le tout débouche sur le rôle de la Première conférence des travailleurs noirs, convoquée à Hambourg le 7 juillet 1929 (sous l'égide de l'Internationale syndicale, le Profintern, dépendant de la III^e Internationale), qui décide de mettre sur pied un Comité international syndical des travailleurs nègres et de lancer plusieurs publications dont le journal *The Negro Worker*. On y évoque en passant l'existence d'un journal en France intitulé *Le cri du Nègre*⁵. Le chapitre sept expose la lutte économique de la classe ouvrière, ses grèves et la naissance d'une conscience de classe révolutionnaire. Enfin le dernier chapitre, qui sert en quelque sorte de conclusion, détaille les limites

5. Sur cette histoire française et francophone, voir notamment P. DEWITTE (1985), L. SENGHOR (2012) et D. MURPHY (2015).

du réformisme nationaliste : on y découvre le rôle des classes exploiteuses africaines et indigènes (*native*) à travers les cas de la Gold Coast (Ghana actuel), du Kenya et évidemment de l'Afrique du Sud. La dernière section, qui ne fait qu'un long paragraphe, conclut sur un extrait d'une résolution du 6^e Congrès de la III^e Internationale de septembre 1928.

R. Cohen consacre l'essentiel de son introduction à retracer la vie et les activités politiques d'A. T. Nzula. Ce dernier, d'origine zulu, naît le 16 novembre 1905 à Rouxville dans l'État libre d'Orange. Il fait ses études à Bensonvale, Herschel et Lovedale où il devient instituteur, d'abord à Aliwal North ; il complète son salaire en servant d'interprète au tribunal. Par ailleurs il devient secrétaire de la cellule locale de l'Industrial and Commercial Union (ICU)⁶ puis déménage à Evaton où il enseigne à l'école de la Mission de l'Église méthodiste épiscopaliennne africaine de Wilberforce. Sa période de militantisme politique est fort brève puisqu'elle débute seulement en 1928. D. Wolton, un des responsables du Parti communiste sud-africain, décrit le recrutement d'A. T. Nzula dans le Parti après un *meeting* tenu à Evaton dans le Transvaal en 1928 (Historicus 1976 : 92-93). Ce dernier démissionne alors de son poste ou en est licencié. Il fréquente régulièrement le siège du Parti à Johannesburg et dévore les ouvrages de sa bibliothèque. Il inaugure son activité politique publique en participant à la prise de parole « pour Blancs » tenue tous les dimanches soirs sur les marches de la mairie de la ville. D. Wolton décrit son intervention comme un succès⁷.

Pendant les deux années et demi suivantes, A. T. Nzula devient un militant des plus actifs : il écrit dans le journal du PC, *Umsebenzi* (« Le travailleur » en xhosa, fondé par E. Roux en 1930), en devient le secrétaire général, se cultive en marxisme auprès de D. Wolton et de B. Bunting et soutient le projet d'africaniser le Parti. A. T. Nzula commence à se faire remarquer en organisant un mouvement populaire contre les *pass* à partir d'août 1929 sous l'égide de la Ligue des droits des Africains. Cette dernière constitue un peu le modèle d'une organisation de front uni et son chant de combat, « *Mayibuye i Afrika* » (« Reviens, Afrique »), va devenir le chant le plus connu de tous les rassemblements militants ultérieurs. Mais la conjoncture n'est pas favorable : l'ICU est en train de vivre ses derniers instants, le gouvernement renforce sa répression et l'objectif d'un million de signatures et d'un *meeting* de masse (pour le 11 novembre) ne rencontre pas tout à fait le succès espéré. Le projet de relancer le mouvement un mois plus tard lors de la célébration de la journée de Dingaan avec le slogan, « Vive la république indigène »⁸, rencontre alors l'opposition de Moscou

6. L'ICU, fondée en 1919, ne réussit pas à défendre une position radicale et s'accommoda finalement de la ségrégation.

7. Les témoins commencent déjà à noter sa propension à une alcoolisation poussée.

8. Le 16 décembre est la journée de célébration de la bataille dite de Blood River qui a vu la victoire des Boers sur les Zulu au terme de leur Grand Trek en 1838. Dingaan était roi des Zulu depuis 1828. Cette célébration est le fondement du nationalisme boer et constituerait la confirmation de la prédestination de son rôle moral et politique.

qui, froidement, sans consultation ou discussion, impose la dissolution de la Ligue. Cette dernière, qui constituait le seul lien entre le PC, les militants de gauche de l'ANC et l'ICU, apparaît alors comme un simple instrument du Komintern : le passage au mot d'ordre de « classe contre classe » sera d'ailleurs un désastre non seulement pour les communistes sud-africains mais aussi pour tout le mouvement communiste international. L'année suivante, en 1930, le mot d'ordre est de brûler les *pass*, le paradoxe étant qu'A. T. Nzula n'en avait pas ! Les *meetings* sont néanmoins des succès et 3 000 *pass* sont ainsi brûlés à Durban⁹.

Par ailleurs, A. T. Nzula se trouve obligé de s'occuper des affaires de la Fédération non européenne des syndicats et en devient le secrétaire général début 1930. On a l'impression qu'il ne se sent guère concerné par les revendications ouvrières classiques et il juge très sévèrement cette organisation mais, selon R. Cohen, très injustement car elle avait organisé l'une des premières grandes grèves interraciales dans l'industrie textile. Il en vient à lancer la Fédération africaine des syndicats pour la remplacer. Il assigne à cette dernière des objectifs plus politiques mais seulement quatre syndicats blancs y adhèrent, et elle perd rapidement l'essentiel de ses membres. C'est son incapacité à mobiliser autour des revendications ouvrières de base, et non son radicalisme ou son caractère interracial admis à ce moment-là par beaucoup d'autres syndicats, qui explique son échec. Il apparaît à la lumière de cet événement qu'A. T. Nzula se comporte plus comme un orateur ou un politicien que comme un syndicaliste.

Sa dernière action mémorable avant son départ à Moscou est celle de l'organisation d'un grand *meeting* de chômeurs noirs le 1er mai 1931, mais ce dernier dégénère en violences. Un des co-organisateurs est condamné à douze mois de travail forcé et A. T. Nzula échappe curieusement à toute interpellation. Cependant, le mentor de ce dernier, Douglas Wolton, vient de recevoir des consignes de Moscou pour y envoyer des militants en formation et c'est ainsi qu'A. T. Nzula embarque au Cap sous le faux nom de Conan Doyle (*sic* !) Modiakgotla (du nom d'un ancien responsable de l'ICU) et arrive le 25 août à Moscou.

A. T. Nzula se trouve intégré à l'Association de la recherche sur les questions nationales et coloniales (NIANKP) de l'Université communiste des travailleurs de l'Orient (KUTVU)¹⁰. Il existait à ce moment-là quatre écoles du Parti, l'Université Lénine pour les militants de l'Occident, l'Université Sun Yat-Sen pour les Chinois, le KUTVU pour l'Afrique et le reste de l'Asie, et l'Académie des professeurs rouges qui formait l'encadrement de ces trois universités.

9. Plusieurs des textes écrits par A. T. Nzula à cette occasion, notamment dans le journal *The Negro Worker*, font partie des annexes de l'ouvrage en revue.

10. Le terme d'Orient désigne quasiment tout le Tiers-monde, y compris soviétique, depuis la perspective bolchévique. Voir par exemple les actes du Premier congrès des peuples de l'Orient tenu à Bakou en septembre 1920 (TROISIÈME INTERNATIONALE COMMUNISTE 1921).

Les études africaines sont en train de naître à cette même époque en URSS. En avril 1929, un plan détaillé avait été mis au point, notamment grâce à la collaboration d'un des fondateurs des études africaines marxistes, le Hongrois André Shiik (1891-1978), parfois orthographié Endre Sik, alors à Moscou¹¹. Son plan est repris officiellement et un Bureau africain permanent est installé au NIANKP. A. Shiik insiste beaucoup sur la prise en considération du point de vue des Africains eux-mêmes dans l'établissement de la sociologie, de l'histoire et de l'économie du continent. C'est ce qui conduit à impliquer concrètement les révolutionnaires et les chercheurs africains présents à Moscou dans ce programme. Ainsi A. T. Nzula collabore-t-il avec plusieurs chercheurs : il enseigne notamment le zulu à I. I. Snegarev, qui traduit des contes zulu en russe, et ce dernier reconnaît très ouvertement le rôle décisif d'A. T. Nzula dans sa traduction. Se retrouvent au Bureau africain celui qui deviendra par la suite le parrain des études africaines soviétiques, I. I. Potekhin (1903-1964) ainsi que A. Z. Zusmanovitch (1902-1965). I. I. Potekhin se spécialisera sur l'Afrique occidentale notamment anglophone et A. Z. Zusmanovitch sur le Congo et le Liberia. Ces spécialisations désignent très clairement les différentes responsabilités dans la rédaction de l'ouvrage collectif. R. Cohen insiste d'ailleurs sur l'enthousiasme de ces trois jeunes chercheurs (qui n'ont pas encore trente ans), dont l'un ne parle pas russe et les deux autres à peine anglais, et dont les sources documentaires africanistes sont des plus maigres. Cet ouvrage est d'ailleurs considéré comme le premier ouvrage russe publié sur l'Afrique (à l'exception des travaux qui portent sur les origines du poète Pouchkine)¹².

Il faut rappeler que la question nationale était devenue l'un des objectifs prioritaires du Komintern et qu'il paraissait évident à la fin des années 1920 que le prolétariat africain devait participer au mouvement anti-colonial et de libération nationale, socialement et idéologiquement bien plus ample. N'oublions pas que les pays au cœur de ces débats, au-delà des républiques soviétiques d'Asie centrale, déjà sur la « voie » de la révolution prolétarienne, étaient l'Inde, la Chine, l'Indonésie, la Perse (l'Iran actuel), l'Afghanistan ou encore les populations noires des Caraïbes ou des États-Unis. George Padmore et Jomo Kenyatta se retrouvent d'ailleurs ces années-là à Moscou¹³.

11. Il est l'auteur d'une *Histoire de l'Afrique noire* en deux volumes dans les années 1960, très mal reçue par les historiens africanistes occidentaux de l'époque (Sik 1961, 1964). Fait prisonnier par les Russes pendant la Première Guerre mondiale, il s'installe ensuite à Moscou, adhère au PCUS à partir de 1920 et y vit jusqu'en 1945. À son retour en Hongrie, il se lancera dans la politique et deviendra ministre des Affaires étrangères en 1958 (DARCH & LITTLEJOHN 1983).
12. Notons que la situation des études sur l'Afrique coloniale et moderne est à peine meilleure dans les grandes métropoles coloniales occidentales de l'époque, voir l'ouvrage généraliste publié en 1968 (POTEKHIN 1968). À propos d'I. I. Potekhin, lire M. MORRIS (1973) et L. RYTOV (1973).
13. G. Padmore (1903-1959) né à Trinidad, devient communiste en 1927 et se retrouve à Moscou en 1929. Il dirige le Bureau africain du Profintern (l'Internationale syndicale rouge) et est élu au Conseil municipal de Moscou. Il publie

Pour ce qui est de l'Afrique du Sud, R. Cohen signale la présence à Moscou d'Edwin Mofutsanyana qui va succéder à A. T. Nzula comme secrétaire général du SACP pendant les années 1930, ainsi que de J. B. Marks et Moses Kotane (qui deviendront aussi ultérieurement des secrétaires généraux du SACP).

À Moscou, A. T. Nzula est de plus en plus impliqué dans les activités de l'International Trade Union Committee of Negro Workers (ITUCNW). Membre de son Praesidium à partir de juin 1930, il est ensuite élu à son conseil exécutif ainsi qu'au Comité central du Profintern. Il devient *contributing editor* de la publication de l'ITUCNW, l'*International Negro Workers Review* devenue en 1931 *The Negro Worker*. On peut juger de la qualité de ses écrits dans les annexes du livre et, selon R. Cohen, on peut y sentir l'influence de G. Padmore, qui a été de 1930 à 1933 le rédacteur en chef de *The Negro Worker*.

R. Cohen consacre une page entière au décès d'A. T. Nzula. Une nécrologie semble avoir été publiée dans la *Pravda*, et une délégation de militants internationalistes, de membres du Parti et d'universitaires ont assisté à une cérémonie au crématorium de Moscou. Il se demande pourquoi A. T. Nzula est resté plus de deux ans et demi à Moscou alors qu'habituellement les militants, une fois formés, étaient renvoyés assez rapidement chez eux. Certains militants de gauche, dont des trotskystes, ont avancé l'hypothèse qu'il avait été liquidé par le Komintern. L'historien vétéran marxiste trinitadien, C. L. R. James¹⁴, a confié à R. Cohen en janvier 1978, alors enseignant à l'Université de Trinidad, qu'en fait deux agents de sécurité soviétiques étaient venus enlever de force A. T. Nzula au cours d'un *meeting* à Moscou et qu'il n'avait plus jamais été revu par la suite. L'informateur de C. James n'était autre que J. Kenyatta qui affirmait avoir quitté le mouvement communiste justement à cause du traitement réservé à A. T. Nzula¹⁵. Mais, à juste titre, R. Cohen se demande si J. Kenyatta est un témoin tout à fait fiable. Il conclut sur l'exceptionnelle personnalité d'A. T. Nzula, sur sa capacité à dépasser les querelles internes du SACP de l'époque et affirme que

un ouvrage, *The Life and Struggles of Negro Toilers* (PADMORE 1931) qui a pu inspirer nos trois auteurs, puis il s'installe à Hambourg pour s'occuper du journal *The Negro Worker*. Il est expulsé vers l'Angleterre en 1933 par les nazis et l'Internationale communiste suspend son soutien au journal. Il quitte l'Internationale communiste sans autorisation puis en est expulsé officiellement. Il deviendra l'un des « inventeurs » du panafricanisme. C'est également lui qui a soutenu la venue du Kenyan J. Kenyatta à Moscou en 1932-1933. Ce dernier partage l'évolution de G. Padmore puis poursuit ses études à la London School of Economics sous la direction de B. Malinowski avec qui il soutient son mémoire de Master d'anthropologie sociale, publié en 1938 (KENYATTA 1938, 1960 ; PEATRICK 2014).

14. C. L. R. JAMES (1949) est l'auteur d'un des premiers ouvrages sur Toussaint-Louverture, paru pour la première fois en 1938 sous le titre *Les Jacobins noirs*. Voir l'ouvrage récent que lui consacre M. RENAULT (2016).
15. Sur ce point, voir l'analyse du Sud-Africain P. TREWHELA (1988).

s'il avait vécu, il serait probablement devenu l'un des grands dirigeants du mouvement révolutionnaire noir d'Afrique du Sud et peut-être du nationalisme africain.



Quelques remarques générales pour conclure sur le contenu de cet ouvrage. Malgré une mise en contexte global, l'analyse n'est pas véritablement continentale. La demi-douzaine de cas examinés à travers tout le texte n'épuise nullement l'ensemble de l'Afrique subsaharienne et de ses très nombreuses colonies. Certes, il existe déjà des travaux coloniaux sur l'histoire ancienne ou sur le projet colonial africain en anglais ou en français, mais ils ne sont pas connus à Moscou. Il y a très peu de références dans le corps même de l'ouvrage et il faut souligner la perspicacité de R. Cohen, qui indique par-ci par-là, dans les notes, les ouvrages ou textes auxquels les trois auteurs font probablement référence de manière implicite.

Pourtant le développement du capitalisme en Afrique subsaharienne est inégal. Cette problématique inspirée du V. I. Lénine (s.d.) d'avant la Révolution de 1917, auteur du volumineux *Le développement capitaliste en Russie* de 1899, a trouvé un prolongement ultérieur dans certains écrits de Léon Trotsky. On peut penser que la comparaison entre une Afrique du Sud, très capitaliste malgré ses particularités, et le tout-venant colonial, notamment dans ses versions purement agricoles et de petite paysannerie, ne va pas de soi et a incité les trois auteurs à une réflexion prudente. Le critère des luttes ouvrières ou même nationalistes, qui sert évidemment de fil conducteur à l'ouvrage, dessine clairement l'inégal niveau de développement des luttes.

Sans proposer de théorie générale des formations sociales ou des modes de production de l'Afrique précoloniale, ou même coloniale, les trois auteurs suggèrent néanmoins l'existence de formations sociales originales en Afrique subsaharienne : elles sont d'abord agricoles, même si l'Afrique du Sud et le Congo belge constituent les sites des grandes ressources minières (et ouvrières si l'on peut dire). Ils exposent les différentes formes d'exploitation et de mise au travail de la paysannerie depuis l'expropriation foncière par la traite, le système des réserves, l'exploitation économique coloniale directe (par les cultures forcées, les prix) ou indirecte (le rôle de l'impôt et des taxes par exemple). Ils signalent à plusieurs reprises l'existence de classes dominantes et/ou exploiteuses autochtones qui renvoient soit aux systèmes politiques anciens, soit au commerce (plutôt moderne) et qui contribuent directement à la production coloniale, ou indirectement par leur rôle d'encadrement, à l'assujettissement colonial. Ils notent qu'il existe peu d'industries urbaines et, malgré l'exemple du système sud-africain de l'organisation minière constamment sous les yeux, ils n'en viennent pas à examiner clairement les

contradictions potentielles évidentes entre les travailleurs d'origine « étrangère » et ceux qui seraient d'origine « nationale ». Bref, l'existence de classes sociales en Afrique subsaharienne n'est pas véritablement discutée.

L'ouvrage se veut un tableau d'information et de réflexion quant aux luttes de classe, aux mobilisations révolutionnaires et aux distinctions idéologiques qui fondent ces luttes et ces conflits. Peu nous est dit sur les conditions de gestation et de naissance, de mobilisation, voire de renforcement des consciences de classe elles-mêmes. C'est à ce moment directement militant que le lecteur s'aperçoit que l'absence de réflexion méthodologique au niveau de l'analyse produit des effets négatifs au niveau de la définition des conduites à mener envers les travailleurs. Les mots d'ordre sont liés aux luttes entre organisations politiques (le tropisme a-syndical de Nzula refait paradoxalement surface ici), ce qui explique les panoramas assez détaillés des différentes organisations existantes notamment en Afrique du Sud. Cette orientation purement généraliste et révolutionnariste ainsi que l'esprit de censure, ou plutôt d'autocensure, qui règne déjà en URSS en ce début des années 1930, excluent ainsi dans l'ouvrage toute discussion approfondie des démarches hétérodoxes qui ne se conformeraient pas au message simple et dogmatique de la III^e Internationale¹⁶.

Pourtant, plus de quatre-vingts ans plus tard, le lecteur ne peut être qu'impressionné par l'imagination sociologique collective à l'œuvre dans *Forced Labour in Colonial Africa*.

Centre Population et Développement (Ceped), Université René Descartes, Paris.

BIBLIOGRAPHIE

BUNTING, B.

1964 *The Rise of the South African Reich*, Harmondsworth, Penguin.

COPANS, J.

1984 « L'URSS, alibi ou instrument des États d'Afrique noire ? », in Z. LAÏDI (dir.), *L'URSS vue du Tiers Monde*, Paris, Karthala : 51-70.

DARCH, C. & LITTLEJOHN, G.

1983 « Endre Sik and the Development of African Studies in the USSR : A Study Agenda from 1929 », *History in Africa*, 10 : 79-108.

16. N'oublions pas qu'à peine deux ans et demi plus tard, en août 1936, débute les fameux procès de Moscou.

DAVIDSON, A. B.

1975 « Albert Nzula : One of the First African Communists », *The Working Class and the Modern World*, 6 (en russe) : n. p.

DEWITTE, P.

1985 *Les mouvements nègres en France, 1915-1930*, Paris, L'Harmattan.

DREW, A.

1991 *Social Mobilization and Racial Capitalism in South Africa, 1928-1960*, Ph.D. diss., Los Angeles, University of California at Los Angeles.

1996 *South Africa Radical Tradition. A Documentary History*, Vol. 1, 1907-1950 ; Vol. 2, 1943-1964, Cape Town, Buchu Books-Mayibuye Books-University of Cape Town Press.

EDGAR, B.

1983 « Notes on the Life and Death of A. Nzula », *International Journal of Historical Studies*, 16 (4) : 675-679.

GUTKIND, P. C. W., COHEN, R. & COPANS, J. (EDS.)

1978 *African Labor History*, Beverly Hills, Sage.

HISTORICUS

1976 « Albert Nzula : our First African General Secretary », *The African Communist*, 65 : 90-102.

JAMES, C. L. R.

1949 [1938] *Les Jacobins noirs : Toussaint-Louverture et la révolution de Saint-Domingue*, Paris, Gallimard (Réédition : Paris, Amsterdam, 2008).

KENYATTA, J.

1938 *Facing Mount Kenya*, London, Secker & Warburg.

1960 *Au pied du Mont Kenya*, Préface de G. Balandier, Paris, F. Maspero.

KOTANE, M. M.

n. d. *Moses M. Kotane Collection, Saho, South African History Online*, <sahistory.org.za>.

LÉNINE, V. I.

s.d. [1899] *Le développement du capitalisme en Russie*, Moscou, Éditions en langues étrangères.

MESSIANT, C. & MEUNIER, R. (DIR.)

1979 *Apartheid et capitalisme. Le système économique d'Afrique du Sud*, Paris, F. Maspero.

MORRIS, M. D.

1973 « The Soviet African Institute and the Development of African Studies », *Journal of Modern African Studies*, 11 (2) : 247-265.

MURPHY, D.

2015 « Tirailleur, facteur, anticolonialiste. La courte vie de Lamine Senghor (1924-27) », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 126 : 55-72.

N'ZULA, A. T., POTEKHIN, I. I. & ZUSMANOVITCH, A. Z.

1978 *Forced Labour in Colonial Africa*, Edited and Introduced by R. Cohen ; Translated by Hugh Jenkins, London, Zed Press.

PADMORE, G.

1931 *The Life and Struggles of Negro Toilers*, London, ITUC-NW (Hollywood, Sun Dance Press, 1971).

PEATRICK, A. M.

2014 « Le singulier destin de *Facing Mount Kenya. The Tribal Life of Gikuyu* (1938). Une contribution à l'anthropologie des savoirs », *L'Homme*, 212 : 71-108.

POTEKHIN, I. I.

1968 *African Problems*, Moscou, Éditions Nauka.

POTEKHIN, I. I., ZUSMANOVITCH, A. Z. & NZULA, A. T. (alias Tom Jackson)

1933 *The Working Class Movement and Forced Labour in Negro Africa*, Moscou, Profizdat.

RENAULT, M.

2016 *C. R. L. James, la vie révolutionnaire d'un « Platon noir »*, Paris, La Découverte.

ROUX, E.

1964 *Time Longer than Rope*, Madison, University of Wisconsin Press.

ROUX, E. & ROUX, W.

1970 *Rebel Pity : the Life of Eddie Roux*, Harmondsworth, Penguin.

RYTOV, L.

1973 « Ivan Potekhin : A Great Africanist », *African Communist*, 54 : 95-99.

SENGHOR, L.

2012 *La violation d'un pays et autres écrits anti-colonialistes*, Paris, L'Harmattan.

SIK, E.

1961 & 1964 *Histoire de l'Afrique noire*, 2 vol., Budapest, Maison d'édition de l'Académie des sciences de Hongrie, Akadémiai Kiadó.

SIMONS, J. J. & SIMONS, R. E.

1969 *Class and Colour in South Africa, 1850-1950*, Harmondsworth, Penguin.

TREWHELA, P.

1988 « The Death of Albert Nzula and the Silence of George Padmore », *Searchlight South Africa*, 1 (1), sept. : 64-69.

TROISIÈME INTERNATIONALE

1921 *Le Premier Congrès des Peuples de l'Orient, Bakou 1920*, Compte rendu sténographique, Petrograd, Éditions de l'Internationale Communiste (réédition en fac-similé, F. Maspero, 1971).

WOLTON, D. G.

1947 *Whither South Africa*, London, Lawrence & Wishart.

RÉSUMÉ

Cette chronique bibliographique présente la traduction en langue anglaise de l'ouvrage collectif rédigé par le premier Secrétaire général noir du Parti communiste d'Afrique du Sud, A. T. Nzula, et les deux premiers chercheurs africanistes soviétiques I. Potekhin et A. Zusmanovich, et publié en russe en 1933. Nous évoquons tout d'abord la vie professionnelle et militante d'A. T. Nzula en Afrique du Sud, puis en Russie où il se rend en 1931 ; il y décède début 1934. Nous présentons ensuite une analyse et des commentaires de l'ouvrage, traduit sous le titre : *Le travail forcé en Afrique coloniale*. Il s'agit là de la première tentative marxiste et communiste d'analyse des mouvements sociaux et politiques africains coloniaux (nationalistes, réformistes et révolutionnaires) et notamment ceux d'Afrique du Sud.

ABSTRACT

A Spectre Haunts Africa, the Spectre of Albert Nzula's Communism! — This review presents the English translation of the collective book written by the first black General Secretary of the South African Communist Party, A. T. Nzula, and the two first Soviet Africanist scholars, I. Potekhin and A. Zusmanovich, published in Russian in 1933. We describe the South African professional and activist life of A. T. Nzula who went to Russia in 1931 and died in Moscow in 1934. Then we analyze and comment the contents of the book, entitled *Forced Labour in Colonial Africa*. This book is the first Communist and Marxist endeavour to analyze African social and political movements including nationalist, reformist and revolutionary parties especially in South Africa.

Mots-clés/Keywords : Albert T. Nzula, classe ouvrière, colonisation, communisme, économie coloniale, études africaines, nationalisme, partis révolutionnaires/*Albert T. Nzula, working class, colonization, communism, colonial economy, African studies, nationalism, revolutionary parties.*